

brillant comme de la fleur de soufre; elle a une saveur douce et mucilagineuse; mangée seule, elle est visqueuse; mêlée avec du lait ou de l'eau, elle donne un aliment agréable et nourrissant. Les habitans du Kouollo n'avaient vécu, pendant la disette, que de cette farine et de graines de bambou; bien pilées et préparées, elles ressemblent au riz.

Les Diallonkans, comme les Mandingues, sont gouvernés par plusieurs petits chefs, en partie indépendans les uns des autres, et rarement unis entre eux. Leur langage diffère du mandingue.

La caravane traversa le Bafing ou bras principal du Sénégal, sur un pont de bambous posés transversalement sur de grands arbres dont les racines posent sur les bords, et dont les cimes, attachées bout à bout, flottent sur l'eau. Les grandes eaux emportent tous les ans ce singulier pont qui est aussitôt remplacé par un autre.

Des avis parvenus à la caravane, lui faisant craindre une attaque de la part des Diallonkans, elle fit un détour, traversa des montagnes, les franchit rapidement et arriva le 4 mai au soir à Malacotta, patrie du maître d'école qui, par reconnaissance pour Karfa, le régala pendant trois jours. Malacotta est une grande ville non murée; les maisons sont construites en bambous entrelassés et enduits de terre. Les habitans, actifs et

laborieux, fabriquent du fer excellent et font du savon avec des pistaches de terre qu'ils mettent bouillir dans une lessive de cendres.

On partit le 7, on traversa le Konkadou (pays de montagnes), qui est riche en or, et le Satadou, presque dépeuplé par les incursions des Foulahs du Fouta-Diallon. Le 12 on passa la Falemé; le lendemain on fit halte à Beniserile, capitale du Dentilia. On chemina ensuite pendant deux jours dans le désert de Tenda, contrée âpre, inégale et couverte de bois; et l'on entra le 25 dans Tambaconda, ville murée; c'est le point le plus occidental où croisse le chi ou arbre à beurre. Le pays devient plus peuplé; les villages étaient très-rapprochés; enfin le 1<sup>er</sup> juin, Park, à son contentement inexprimable, se vit sur les bords de la Gambie, et le 5 à Djindey, où dix-huit mois auparavant il s'était séparé du docteur Laidley; Karfa laissa ses esclaves dans ce village. « Quoique j'eusse l'espoir de me trouver bientôt avec mes compatriotes, dit Park, je ne pus, sans émotion, me séparer de mes malheureux compagnons de voyage, qu'attendaient, dans une terre étrangère, la misère et la captivité. Pendant une pénible marche de plus de 500 milles, exposés à l'action dévorante des rayons du soleil, ces pauvres esclaves, accablés de maux plus grands que les miens, avaient eu pitié de mon sort; souvent ils

venaient d'eux-mêmes m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ; le soir ils rassemblaient des feuilles et des branches pour me faire un lit lorsque nous couchions en plein air. Nous nous quitâmes avec des témoignages réciproques de regrets et de bienveillance ; des vœux et des prières étaient tout ce que je pouvais leur offrir. Ce fut pour moi une consolation d'apprendre qu'ils savaient que je n'avais rien de plus à leur donner. »

Arrivé à Pisania le 10, Park fut reçu par ses compatriotes comme un homme échappé du tombeau. Plusieurs fois le bruit de sa mort avait couru parmi eux, et ils y avaient ajouté d'autant plus de foi, que ni Johnson ni Demba n'étaient revenus.

Le docteur Laidley s'empessa d'acquitter tous les engagemens de Park, et promit en outre à Karfa de l'aider à vendre avantageusement ses esclaves. Karfa fut agréablement surpris d'apprendre qu'il recevrait le double de la somme stipulée avec Park ; celui-ci envoya aussi un beau présent au maître d'école à Malacotta.

Karfa ne se lassait pas d'admirer tout ce qu'il voyait dans les maisons des Européens. Après avoir considéré attentivement leur ameublement, ainsi que la construction et l'équipement d'une goëlette mouillée dans la Gambie, il parut rêveur, et s'écria avec un soupir involontaire :

« Les hommes noirs ne sont rien. Lorsque Park eut repris l'habit européen, Karfa le contempla d'un air satisfait, cependant il eut l'air fâché de ne plus lui voir sa barbe... D'homme, il est devenu enfant, disait-il naïvement.

Le 17 juin, Park partit sur un navire négrier destiné pour l'Amérique : quelques nègres embarqués sur un bâtiment avaient vu Park en Afrique ; d'autres avaient entendu parler de lui : le chirurgien était mort, Park le remplaça. Après une longue traversée, il attérit à Antigoa, un paquebot le ramena en Angleterre où il arriva le 22 septembre.

Ainsi se termina ce voyage en Nigritie, le plus important qu'aucun Européen eût jamais fait dans cette contrée. La société d'Afrique et le public reçurent Park avec les marques du plus vif intérêt ; il s'accrut encore lorsque ses découvertes furent connues ; son nom fut proclamé avec celui des voyageurs les plus illustres.

Peu de temps après son retour, Park alla en Écosse voir sa famille, et refusa une mission que le gouvernement voulait lui confier pour explorer la Nouvelle-Hollande. Il publia la relation de son voyage, jouit pleinement du succès qu'elle obtint, et se maria dans sa patrie où il exerçait sa

profession de chirurgien. Ses pensées étaient toujours tournées vers l'Afrique ; il rêvait sans cesse aux découvertes qu'il se voyait destiné à y faire : l'objet de son ambition vint enfin se présenter à lui.

Ses premières découvertes, malgré leur importance, avaient plutôt excité que satisfait la curiosité. Un Européen avait vu le Niger et constaté la direction de son cours ; mais ce cours de l'ouest à l'est, et s'enfonçant dans les profondeurs inconnues de l'intérieur de l'Afrique, enveloppait de ténèbres plus épaisses la marche ultérieure de ce fleuve célèbre. D'un autre côté, tout ce que Park avait observé ou recueilli sur les peuples vivant le long de ses rives, devait nécessairement accroître l'intérêt qu'on avait toujours mis à les connaître. Ces deux sentimens, généralement répandus dans la nation, se communiquèrent au gouvernement, plus en état que toute autre association de particuliers, de fournir les moyens nécessaires pour assurer le succès d'une expédition.

Après la signature des préliminaires de paix avec la France, au mois d'octobre 1801, Park reçut de sir Joseph Baks une lettre qui l'informait qu'en conséquence de la pacification générale, l'association africaine reprendrait certainement ses projets d'envoyer quelqu'un pour pénétrer jusqu'au Niger, et il ajoutait : Dans le cas

où le gouvernement accueillerait ces plans, vous serez recommandé comme l'homme le plus capable de les mettre à exécution. Cependant l'affaire en resta là. Ce ne fut que dans l'automne de 1803 que Park reçut l'invitation de venir à Londres. On l'entretint d'une expédition en Afrique à laquelle il devait prendre la principale part. Il demanda du temps pour réfléchir et consulter sa famille, et retourna en Écosse. Mais la chose était déjà décidée dans son esprit ; il écrivit au secrétaire d'état qu'il acceptait la proposition, arrangea ses affaires, et dit adieu à sa famille au mois de décembre 1803.

Il croyait que son départ allait avoir lieu tout de suite ; par malheur il fut retardé jusqu'au mois de janvier 1805. Park employa ce temps chez lui en Écosse, à se perfectionner dans la pratique des observations astronomiques, et à prendre des leçons d'arabe d'un Marocain qui se trouvait en Angleterre. Enfin tout fut prêt. Cette fois Park ne voyageait pas seul ; il emmenait avec lui deux de ses compatriotes, Anderson, son beau-frère, chirurgien, Scott, dessinateur, et quatre charpentiers.

Le 30 janvier 1805, Park fit voile de Portsmouth avec ses compagnons ; on relâcha aux îles du cap Vert où l'on acheta des ânes et des vivres, et le 28 mai on atterrit à Gorée. Park prit

dans cette île un détachement de trente-cinq soldats d'artillerie, commandés par le lieutenant Martyn; toute la garnison voulait l'accompagner. En lisant les lettres qu'il écrivait en Angleterre, on est frappé de la satisfaction qu'il manifeste, et de sa confiance dans l'heureux succès de son voyage. Cependant il le commençait à une époque bien défavorable. Tout son monde fut embarqué le 6 avril; il entra bientôt dans la Gambie, et remonta le fleuve jusqu'à Keyi, où il termina ses préparatifs.

A Keyi, Park prit à son service Isaac, prêtre mandingue, qui était en même temps marchand; accoutumé aux longues courses dans l'intérieur du pays, Isaac devait servir de guide à la caravane. Le 27 avril Park partit de Keyi; en deux jours il arriva à Pisania, lieu d'où il s'était mis en route pour l'intérieur de l'Afrique près de dix ans auparavant. Plusieurs des difficultés de la marche se firent sentir durant ce court voyage; Park jugea donc nécessaire de s'arrêter à Pisania pendant six jours, pour acheter des bêtes de somme et faire d'autres préparatifs. Ce retard fut très-préjudiciable par ses résultats.

Park quitta Pisania le 4 mai. La caravane avait quarante ânes pour porter le bagage; ces animaux et les ballots furent marqués et numérotés en rouge, afin de les reconnaître et d'empêcher qu'ils

ne fussent volés par les nègres. Le détachement de soldats fut partagé en plusieurs escouades; chacune était chargée du soin d'un certain nombre d'animaux; ensuite on répartit les ânes entre les hommes de l'escouade, de sorte que chacun pût désigner, à la première vue, l'âne et le ballot qui lui appartenaient. Scott et un des domestiques d'Isaac marchaient ordinairement en tête, Martyn au centre, Anderson et Park à l'arrière-garde. La troupe avait plusieurs chevaux.

Le 11 mai l'on atteignit Medina; le roi de Vouilly ne fut pas content du présent que Park lui offrit, il fallut satisfaire le prince en lui donnant davantage. Sans avoir des querelles sérieuses avec les nègres, il s'élevait quelquefois des altercations pour divers sujets; heureusement elles ne tardaient pas à s'apaiser. Ce qui était bien plus fâcheux, les effets du climat se faisaient déjà sentir. Deux soldats furent attaqués de dysenterie. Le 15 on arriva sur les bords de la Gambie, où un soldat mourut d'épilepsie.

Comme le bruit s'était répandu parmi les nègres qu'une caravane de blancs allait dans l'intérieur de leur pays, ils en avaient conclu qu'elle transportait des marchandises très-riches pour acheter des esclaves. Cette idée pouvait tenter leur cupidité. C'est pourquoi, comme l'on était dans le Bondou, déchiré alors par la guerre que

se faisaient les deux fils du roi défunt, et parcouru par des partis qui auraient pu attaquer la caravane, on faisait bonne garde toutes les nuits.

Le 26 la caravane éprouva un accident fâcheux par l'attaque soudaine d'un gros essaim d'abeilles; beaucoup d'hommes furent très-grièvement piqués, et sept bêtes de somme moururent ou s'égarèrent. De plus, le feu qui prit aux tentes dans la confusion générale, manqua d'incendier tout le bagage. Il sembla, pendant près d'une demi-heure, que les abeilles eussent mis fin à l'expédition.

Arrivé à Badou le 28 mai, Park y rencontra un sleti qui allait partir pour la Gambie; il profita de l'occasion pour écrire en Angleterre. Ses lettres annonçaient qu'il avait bon espoir dans le succès de son voyage. Toutefois, on voit aussi que sa situation était très-critique. Les ouragans commençaient à devenir fréquens; ils pronostiquaient l'approche des pluies. Bientôt elles tombèrent, et cependant l'on n'avait pas encore parcouru la moitié de la distance entre la côte et le Dialiba.

Le 8 juin on fit halte sur les bords de la Falemé. Un des charpentiers mourut dans un village voisin; plusieurs soldats étaient malades. Le 10 éclata un ouragan violent qui assaillit les voyageurs avant que les tentes fussent dressées, et les mouilla tous complètement. Cet orage produisit

soudainement l'effet le plus funeste sur la santé des soldats. Il y en eut douze qui furent à la fois dangereusement malades.

A Schrondo, dans le royaume de Dentilia où la caravane arriva le 11, il y a des mines d'or considérables. Le 12 à Dindikou un ouragan subit força les voyageurs à transporter leurs effets dans les cabanes des naturels; c'était la première fois que la caravane, depuis le départ de la Gambie, entra dans une ville. Ordinairement on s'arrêtait sous un arbre voisin des lieux habités, et l'on y dressait les tentes. Cette circonstance suffit pour donner une idée des souffrances que les Européens endurèrent pendant ce voyage.

Dès que la pluie eut cessé, Park, accompagné d'Anderson, alla visiter les puits creusés à peu de distance de la ville, pour extraire l'or des mines; ils ont généralement dix à douze pieds de profondeur; entre les ouvertures de ces puits, il y en a d'autres bien moins profonds garnis d'argile et pleins d'eau de pluie. Ils servent au lavage du minerai; entre ces deux sortes de puits, on voyait des tas de gravier sablonneux, surmontés chacun d'une pierre, tantôt rouge, tantôt blanche, tantôt noire; elles servent à distinguer ce qui appartient à différentes personnes. Ce gravier contenait des cailloux siliceux gros comme des œufs de pigeons, des morceaux de quartz blanc et rougeâtre, des

pierres ferrugineuses et d'autres jaunes et friables qui s'écrasaient sous les doigts.

Des entailles creusées sur le côté du puits, servent d'échelle pour y descendre. Il y a tout auprès un ruisseau dont les bords ont été taillés pour y trouver de l'or; Park observa par ce moyen qu'une couche de terre et de gros cailloux épaisse de dix pieds, couvrait un lit composé de cailloux ferrugineux de la grosseur d'un œuf de pigeon, d'un sable et d'une terre jaune et de couleur de rouille. Le sable de couleur de rouille est celui où l'on trouve l'or.

Park et Scott gravirent ensuite sur une montagne contiguë à la ville, et très-escarpée. De même que toutes les montagnes du Konkadou, elle est de granit rougeâtre. Cette roche diffèrait de toutes celles de la même sorte que Park avait observées, par un mélange de cailloux roulés dont plusieurs étaient aussi gros qu'un boulet de canon; il en brisa quelques-uns, c'était du granit d'une couleur plus pâle, et d'une texture plus serrée que l'autre.

La journée était fraîche: cependant, après s'être bien fatigués et s'être reposés six fois, les voyageurs reconnurent qu'ils n'étaient qu'à mi-chemin de la cime. La montagne était cultivée jusque sur ses sommets. Dans la plaine on préparait la terre; sur ces hauteurs le millet avait déjà six

pouces de longueur. Les villages de ces montagnes sont extrêmement pittoresques par leur position dans les vallées les plus délicieuses; dans toutes saisons, ils ont de l'eau et de l'herbe en abondance, et par conséquent du bétail suffisamment pour leur usage; avec l'excédent de leur grain, ils achètent leurs objets de luxe qui ne sont pas nombreux. Quand le tonnerre fait entendre ses roulemens majestueux au-dessus de leurs têtes, ils peuvent, du haut de leurs précipices effrayans, contempler la plaine agreste et boisée qui s'étend de la Falemé au Bafing ou Sénégal, sur une longueur de quarante milles du nord au sud. La chaîne des montagnes au sud semble courir dans la même direction que celles du Konkadou, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Il n'y a point de lions dans les montagnes, ils sont très-nombreux dans la plaine.

Le 15, lendemain, en partant de Foukia, Park, qui jusqu'alors avait tenu la même route qu'il avait suivie dans son premier voyage en allant vers la Gambie, s'en écarta pour se diriger plus au nord, ensuite il marcha vers l'est. Il voulait éviter le désert de Diallouka; les difficultés ne furent pas moins grandes que celles qu'il avait redoutées, tant le pays était inégal et raboteux; d'ailleurs le nombre des malades augmentait à raison de la continuation des pluies.

Au milieu de ces tribulations , Park éprouva une vive satisfaction en revoyant le vieux maître d'école nègre qu'il avait connu dans sa première expédition. Cet homme ayant appris que Park était revenu en Afrique , marcha toute la nuit pour venir à sa rencontre. Park lui fit présent de beaucoup d'objets qui le comblèrent de joie , et lui donna aussi un nouveau Testament arabe , que le vieillard promit de lire avec attention.

La route était extrêmement pénible dans un pays peu habité ; souvent on traversait des bois où il n'y avait pas de sentier frayé. Le passage des rivières était dangereux , un soldat s'y noya. Le 4 juillet on était à Fonilla , petit village sur les bords de la Ouonda , nommée dans ce lieu Ba-Voulima ( rivière rouge ), et à sa source , Ba-Qui ( rivière blanche ) ; en ce moment elle était extrêmement gonflée.

Tandis qu'on était occupé à la traverser , Isaac , voulant faire passer les ânes dans un endroit où l'eau était plus basse , fut attaqué par un crocodile qui le saisit par la cuisse et l'entraîna sous l'eau. Le nègre , avec une présence d'esprit admirable , chercha la tête du crocodile et lui enfonça son doigt dans l'œil. Alors le reptile le lâcha ; et Isaac essaya de gagner la rive opposée , en criant qu'on lui donnât un couteau. Le crocodile revint à la charge , le saisit par l'autre cuisse et l'entraîna

de nouveau sous l'eau. Isaac eut recours à son premier expédient , et cette fois enfonça ses doigts avec tant de force dans les yeux du monstre , qu'il le força de nouveau à l'abandonner. Le crocodile reparut à la surface de l'eau comme privé de connaissance , puis plongea dans le milieu de la rivière. Isaac parvint sur le rivage , répandant beaucoup de sang. Sa blessure à la cuisse gauche avait quatre pouces de long ; celle de la droite n'était pas aussi grande , en revanche elle était plus profonde ; il avait reçu aussi dans le dos plusieurs coups de dents. Il ne tarda pas à guérir , après cinq jours de repos.

Plusieurs soldats étaient déjà morts ; le 6 juillet tous ceux qui faisaient partie de la caravane étaient , à l'exception d'un seul , ou malades , ou dans un grand état de faiblesse. Park éprouva ensuite des difficultés de tout genre dans le pays où il passa ; il était obligé de se tenir constamment en garde contre les déprédations des habitans , et parfois contre les attaques des bêtes féroces. Dans une telle situation , il n'est pas étonnant que le petit nombre de soldats dont la maladie n'avait pas abattu entièrement les forces , songeassent à rebrousser chemin. Ce fut avec des peines infinies que Park parvint à leur persuader de persévérer. Après une continuité de souffrances et de dangers , tels que peu de voyageurs en ont éprouvés , il

arriva le 19 août sur les bords du Dialiba à Bam-bakou, lieu où ce fleuve commence à être navigable.

Quatre jours auparavant, Park, en entrant à Doumbila, eut le plaisir de rencontrer Karfa-Taoura, un des nègres qui lui avaient rendu des services dans son précédent voyage. Il reconnut Park au premier coup-d'œil, et celui-ci éprouva un plaisir infini en revoyant son ancien bienfaiteur.

« Après le voyage pénible que nous venions de faire, dit Park, la vue du Dialiba fut sans doute bien agréable pour moi, puisqu'elle nous promettait la fin ou du moins l'adoucissement de nos peines. Mais combien mes réflexions furent douloureuses ! Les trois quarts des soldats étaient morts ; nous étions tous d'une faiblesse extrême ; nous n'avions pas de charpentiers pour construire les bateaux dans lesquels nous nous propositions de poursuivre nos découvertes. Cependant j'éprouvais un sentiment de satisfaction réelle, lorsque je pensais qu'en conduisant un détachement d'Européens avec un bagage immense dans une étendue de plus de 500 milles, j'avais toujours conservé la paix avec les habitans du pays. Ce voyage prouve donc bien positivement, d'abord, qu'avec de la prudence on peut transporter de la Gambie au Dialiba telle quantité de marchan-

dises que ce soit, sans courir le danger d'être volé par les nègres ; ensuite, que si l'on effectue ce voyage dans la saison sèche, on peut calculer qu'on ne perdra pas plus de trois à quatre hommes sur cinquante. »

Les événemens désastreux qui affligeaient Park étaient effectivement causés par la saison pluvieuse ; souvent il avait été obligé de s'arrêter. Il se trouvait sur les rives du Dialiba, sept semaines au-delà de l'époque qu'il avait calculée, lorsqu'il quitta la Gambie ; les effets de cette marche prolongée dans un temps défavorable n'étaient que trop visibles. D'environ quarante Européens qui composaient la caravane quand elle partit de Pisania, il n'en restait plus que onze vivans. Anderson et Scott étaient sérieusement malades, Martyn n'était que souffrant. Scott n'arriva pas jusqu'au Dialiba, on le laissa souffrant dans un village peu éloigné, où il mourut.

Il était heureux, dans de si tristes conjonctures, que la santé de Park n'eût été que légèrement altérée, car tout le poids de l'expédition pesait évidemment sur lui. Non seulement il dirigeait tous les mouvemens de la caravane ; mais il surveillait les moindres détails, et se mettait toujours en avant dans toutes les occasions qui exigeaient la force physique et de grands efforts. Dans ces pénibles travaux de corps et d'esprit, Anderson et



ses autres compagnons se trouvaient hors d'état de lui être du moindre secours. Leur maladie augmentait les inquiétudes et les embarras de Park.

Le 22 on embarqua le bagage dans des pirogues à Bossradou, village situé à un mille et demi à l'est de Bambakou; Park se mit dans une pirogue avec Anderson. Le reste de la troupe, sous la conduite de Martyn, voyageait par terre. Tout le monde arriva heureusement le 23 à Marrabou; l'on s'y établit dans une maison destinée aux voyageurs, pour laquelle on paya un loyer. Le douty était tellement superstitieux, que pendant tout le séjour des Européens dans son village, il se tint renfermé dans sa cabane, persuadé que s'il voyait un blanc, rien ne lui réussirait à l'avenir.

Park chargea Isaac d'aller à Segou pour négocier avec Mansong, roi de Bambara, la permission de traverser son pays, et obtenir de lui les autres facilités qui le mettraient en état de continuer son voyage. Isaac partit le 28 avec les présens destinés au monarque et à ses ministres. Park, resté à Marrabou, fut attaqué de la dyssenterie. S'apercevant que ses forces déclinaient rapidement, il eut recours à un remède un peu violent qui le tira d'affaire.

Pendant l'absence d'Isaac, les nègres qui venaient de Segou, répandaient toutes sortes de bruits bien propres à causer des inquiétudes à Park. Elles

furent dissipées le 8 septembre par l'arrivée de Boukari, chanteur du roi. Il amenait huit pirogues; le roi lui avait donné ordre de transporter les Européens et leur bagage à Segou. On s'embarqua le 12; le 16 les pirogues s'arrêtèrent à Semi, et Boukari s'achemina seul vers Segou, en disant qu'il allait annoncer à Mansong la prochaine arrivée de Park et de ses compagnons.

Le 19 Isaac revint de la capitale, dans une pirogue, avec tous les objets destinés au roi; ce monarque n'en avait pas vu un seul. Lorsqu'il apprit que Park était arrivé à Sémi, il dit à Modibinné, son premier ministre, d'engager Isaac à remporter les présens dans ce village, où il enverrait quelqu'un pour les recevoir de la main de Park. Le roi, dans toutes ses entrevues avec Isaac, lui avait assuré qu'il accorderait aux blancs la permission de passer; mais quand Isaac parlait d'eux spécialement, ou racontait quelque événement de la route, le roi se mettait à tracer des carrés et des triangles sur le sable, et ne cessait que lorsque Isaac changeait de conversation. Isaac ajouta que sans doute Mansong avait peur de Park et de ses compatriotes; car il n'avait jamais exprimé le désir de les voir, et même manifesté plutôt une envie contraire.

Modibinné et quatre autres confidens du roi arrivèrent le 24 dans une pirogue. « M'ayant en-